

**Le fantastique et le surnaturel dans le roman de  
la violence en Irak :  
Une lecture comparative de deux romans irakiens  
contemporains**

**Asst. Prof. Dr.  
Ala Shatnan AL-TEMIMI  
Université de Kufa - Faculté des langues  
alfredvigny@yahoo.fr**

**The Fantastical and the Supernatural in the Novel of Violence in Iraq:  
A Comparative Reading of Two Contemporary Iraqi Novels**

**Asst. Prof. Dr.  
Ala Shatnan AL-TEMIMI  
University of Kufa - College of Languages**

**الفتنّازيّ واللامعقولُ في روايةِ العُنْفِ في العراقِ : قراءةٌ مُقارِنةٌ في روايتيّ**

**عراقيّتينِ معاصرتيّ**

**الأستاذ المساعد الدكتور**

**علاء شطنان التميمي**

**جامعة الكوفة - كلية اللغات**

**Résumé:-**

La présente étude vise à explorer les œuvres romanesques irakiennes les plus marquantes ayant abordé les questions de la violence et des agressions terroristes dans la période suivant l'invasion américaine de l'Irak en 2003, avec un accent particulier sur une analyse critique de deux romans notables ayant transcendé le cadre réaliste traditionnel pour plonger dans des univers narratifs étranges et insolites. Ces univers mobilisent des éléments d'imaginaire débridé et des scénarios inhabituels : *Les Morts de Bagdad* de Jamal Hussein Ali et *Frankenstein in Baghdad* d'Ahmed Saadawi.

Cette étude adopte une approche analytique visant à examiner les similitudes et les différences dans l'utilisation des symboles et des paradoxes narratifs entre ces deux œuvres. Elle met en lumière la manière dont les auteurs exploitent les outils du fantastique et du surnaturel comme moyen de critiquer la réalité vécue ou d'échapper à sa dureté.

**Mots-clés** : roman irakien, violence, réalité, fantastique, surnaturel.

**Abstract:-**

This research aims to explore the most prominent Iraqi novels that have addressed the issues of violence and terrorist attacks during the post-American invasion of Iraq in 2003. It places particular emphasis on a critical analysis of two notable novels that have transcended the traditional realist framework to delve into surreal narrative worlds. These worlds invoke elements of boundless imagination and unconventional scenarios: *The Dead of Baghdad* by Jamal Hussein Ali and *Frankenstein in Baghdad* by Ahmed Saadawi.

This study employs an analytical approach aimed at identifying the similarities and differences in the use of symbolism and narrative paradoxes between these two works. It highlights how the authors leverage the tools of fantasy and the absurd as means to critique lived reality or to escape from its harshness.

**Keywords:** Iraqi novel, violence, reality, fantasy, supernatural.

**ملخص:-**

يسعى هذا البحث إلى استكشاف أبرز الأعمال الروائية العراقية التي عالجت قضايا العنف والاعتداءات الإرهابية في مرحلة ما بعد الغزو الأمريكي للعراق عام ٢٠٠٣، مع تركيز خاص على تحليل نقدي لروايتين بارزتين اتسمتا بالخروج عن الإطار الواقعي التقليدي وانغمستا في عوالم سردية غرائبية تستدعي عناصر الخيال الجامح والسيناريوهات غير المألوفة: «أموات بغداد» لجمال حسي علي، و«فرانكشتاين في بغداد» لأحمد سعداوي.

تعتمد هذه الدراسة على مقارنة تحليلية تهدف إلى رصد التشابهات والتباينات في توظيف الرمزية والمفارقة السردية بين هذين النتاجين، مع إبراز كيفية استغلال الكتاب لأدوات الفنتازيا واللامعقول كوسيلة لنقد الواقع المعيش أو الهروب من قسوته.

**الكلمات المفتاحية:** الرواية العراقية، العنف، الواقع، الفنتازيا، اللامعقول

## Introduction

L'invasion des États-Unis en 2003 et la destruction du régime irakien ont conduit à une série de profondes altérations. Ces modifications ont impacté la sphère politique, sociale et économique de la société irakienne. Le pays a subi un effondrement draconien de sa sécurité, entrant dans une violence totale entre 2006 et 2007. Cette phase a causé une forte instabilité des institutions sociales et a mis au jour de très profondes fissures, déjà présentes au sein de la population, comme les conflits religieux, les luttes entre différentes confessions et ethnies.

La littérature, ici l'illustration de la réalité sociale, a intégré avec une grande délicatesse dans les œuvres littéraires l'intention politique ainsi que les fractures sécuritaires qui ont frappé l'Irak contemporain. Le roman, en tant que genre littéraire par excellence dans la culture irakienne, est un champ d'expérience pour explorer et analyser les réalités sociales complexes du pays. Les blessures de la violence, principalement nourries par l'occupation, le terrorisme et par le contexte des autres crises de violence qui dominent dans le pays, ont considérablement enrichi la créativité des écrivains. Ces écrivains essaient de montrer, à travers leurs romans, la situation sociale et identitaire très complexe qui s'est nouée ou qui a été dénouée depuis la chute du régime en 2003.

Cet article plonge profondément dans les plus grands romans irakiens pour une image précise de l'histoire du pays durant une époque chaotique. En embarquant pour les récits les plus profonds, ces œuvres littéraires dévoilent à grand bruit les séquelles des derniers conflits armés et fractures sociales sur les individus, poussant aussi aux blessures invisibles qui s'entretiennent dans la mémoire collective.

Après avoir esquissé la carte des principales fictions romanesques se référant aux violences survenues en Irak après 2003, cette étude sera axée sur deux récits représentatifs. Ces œuvres se distinguent par leur genre littéraire des sujets d'occupation, des attentats terroristes et de l'effondrement social : *Amwāt Baghdād* (Les Morts de Bagdad, 2008) de Jamal Hussein Ali. *Frānkishtayn fī Baghdād* (Frankenstein à Bagdad, 2013) d'Ahmed Saadawi. Ces deux épopées sphères, situées dans le réel

à chaque instant, s'inspirant de l'allégorie, ouvrent sur une immersion inoubliable des reflux d'une société irakienne déchirée par des conflits consécutifs. Ces deux romans se distinguent par l'infiltration respectueuse du merveilleux et de l'étrange au cœur de fictions ancrées dans le vrai. Ils retournent en rouge des événements historiques clés de l'Irak – notamment cette époque tragique de l'après-2003 à Bagdad – en une fresque où fantaisie et éclectisme prennent le dessus sur le réel quotidien. En utilisant un surréalisme outré, les auteurs reportent la violence, la mort partout présente, dans une période chaotique, légendes de cauchemar dystopique. L'apport de l'analyse est plutôt en ce qu'elle montre comment leurs pris de voix, entre onirisme et fragmentation, rendent compte de l'essence d'une société irakienne déchirée : la perte des repères, les stigmates de la violence, cette atmosphère étouffante où réalité et d'illusion finissent par se confondre.

Ce mélange entre le monde du fantastique et le surnaturel se constitue en filigrane obligé permettant à la structure de l'imaginaire des deux œuvres romanesques, le réalisme magique permettant d'exploiter par une inquiétante inventivité les bouleversements historiques et les conflits du moment historique de l'époque. Ils nous entraînent dans un renversement de blanc et noir de folie imaginaire où s'échevellent violence extrême, mortalité obsessionnelle et visions de chair flagellée. Ce qui émerveille d'emblée dans ces deux romans c'est leur langue poétique enchanteresse, d'une intensité qui peut faire sentir l'impérieuse présence de la mort jusque dans les petits détails. On pénètre dans un monde onirique où le monde réel et le fantastique s'alternent sans cesse, dessinant une Bagdad mystérieuse dans les courbes d'un vieil harem hanté, galvanisé de lueurs passées, de fantômes : La magie se cargue de l'écriture enthousiaste, les siècles entrechoquent leurs veilles, les voix narratives se répondent, caressent la polyphonie de l'écrit en référence aux conventions rompus. Cette alchimie stylistique, entre conte historique et expérimentation contemporaine, offre au lecteur, une histoire bien plus que l'histoire, une véritable échappée sensorielle.

Cette étude s'interroge sur ce qui rend si passionnants des deux romans sinon insolites, lancés sur un paradoxe. Au premier abord, ils se promettent de retranscrire, sans froissement ni tour, de grotesque,

le quotidien d'un peuple d'Irak secoué par des décennies de troubles. Une ambition très documentaire, presque réaliste. Cependant à l'endroit où l'on aurait espéré un récit brut, les auteurs acceptent la dérive dans le singulier et le surnaturel. Et c'est avec cette audace qu'on nous charme : sans trop de digressions par l'onirisme, chaque page conserve une vérité charnelle. Comme si ce qui différencie cette fraction de la réalité – ou du réveil – permettait au lecteur de vivre autrement que sur un simple témoignage. L'émotion à cette occasion ne provient pas de la précision historique et d'une sincérité cruelle quasi organique qui dépasse les mots.

### **Le roman irakien et la violence post-occupation**

L'histoire de l'Irak est empreinte de violence, qu'il s'agisse de celle du colonialisme britannique, de la monarchie, du régime dictatorial, de l'occupation américaine ou du terrorisme. La violence se retrouve donc bien à la charge de la littérature irakienne et ne se révèle en rien surprenante au lecteur éclairé.

Si les sources historiques mentionnent des causes variées qui ont entraîné la violence au sein de l'Irak – qu'il s'agisse de tensions politiques, de rivalités parti-sardes, de guerres internes ou bien d'occupations étrangères et de résistances locales – l'analyste sociologue irakien Rachid Al-Khaion dresse un tableau différent. Selon lui, ce sont, avant tout, des conflits qui s'intègrent dans des logiques historiques et sociales propres à la nature même la société irakienne. Il met en avant aussi que « la coexistence des communautés religieuses et des sectes en Irak reste conditionné par son passé à une fois marqué des fractures confessionnelles, des phases du sectarisme et des périodes de l'apaisement » (Al-Khaion, 2008, 7)<sup>(\*)</sup>. Ce rappel montre l'ambiguïté d'un équilibre social construit sur l'apport de siècles d'en chevauchement d'histoires, tantôt de combat, tantôt de délicate harmonie.

Sans aucun doute, la diversité religieuse, sectaire et ethnique en Irak, bien qu'elle ait été, tout au long de l'histoire, une source de coexistence et d'harmonie en général, a également été frappée par les conflits, souvent d'une violence inouïe. Odon Valet souligne : «Unir et séparer : tel est le double objectif des religions qui relient les croyants et s'opposent aux 'mécrites'. Communier et excommunier : telles sont les deux fonctions antagonistes du lien religieux qui lutte

contre l'isolement et craint les divisions. » (Valet, 2004, 7). L'être humain ayant naturellement l'esprit imparfait, sa bataille contre ses propres contradictions est constante : sa poursuite d'utopie aboutit à néant. Aragon le résumera poétiquement : « Quand il croit ouvrir ses bras, son ombre est celle d'une croix et quand il croit serrer son bonheur, il le broie. » Cette destruction collective, on la retrouve dans toutes les guerres, y compris celles qualifiées à tort ou à raison de "guerres de religion". (Ibid.) En Irak, avec des siècles à ne casser qu'une pierre pour sauver la peau à cette ou celle de ses voisins, il suffisait de quelques tournures d'histoire pour enterrer la paix. L'occupation américaine, en particulier, a joué le rôle de catalyseur, ranimant des fractures intérieures séculaires d'une société qui a l'art de vivre avec les divergences.

Si la violence a occupé le devant de la scène dans le roman irakien après 2003, Ahmed Hamid rappelle avec justesse que le pays a traversé, depuis plus de quarante ans, des épisodes sanglants que la fiction irakienne a largement explorés. Bien avant l'invasion américaine, les récits locaux dépeignaient déjà, à travers des prismes variés, une réalité marquée par la brutalité. « Cette période littéraire est restée en marge des recherches universitaires en Irak, explique Hamid. C'est précisément cette lacune qui nous a poussés à entreprendre une analyse approfondie, intitulée Représentations de la violence dans la littérature irakienne (1960-2003), pour en décrypter les nuances et les non-dits. » (Hamid, 2021, 13) Aujourd'hui, selon Hassan Blasim, le roman irakien moderne, né après l'occupation américaine, se hisse à l'avant-scène de la littérature arabe contemporaine. Pendant des décennies, l'attention médiatique portée à cette littérature s'est essentiellement concentrée sur les œuvres libanaises et égyptiennes. Par la suite, ce sont les romans maghrébins, présentés comme fleurons de la création francophone, qui ont occupé le devant de la scène. En revanche, les textes venant d'Irak ou du Koweït, par exemple, restaient peu traduits et donc méconnus. Mais le paysage a évolué : désormais, le roman irakien s'impose avec force en Occident et sur la scène internationale, porté par des plumes remarquées comme celles d'Inaam Kachachi, d'Alia Mamdouh, d'Ahmad Saadawi ou encore de Sinan Antoon. (Blasim, 2021)

Pour offrir un panorama général – sans prétendre à l'exhaustivité – des romans irakiens abordant la période de l'occupation américaine et l'ère post-occupation marquée par ses violences, nous présenterons d'abord une brève synthèse de chaque œuvre. Parmi elles, deux retiendront particulièrement notre attention et feront l'objet d'une étude plus détaillée : *Amwāt Baghdād* (Les Morts de Bagdad) de Jamal Hussein Ali (2008), et *Frānkishtayn fī Baghdād* (Frankenstein à Bagdad) d'Ahmed Saadawi (2013).

Les romans seront classés en fonction de leur date de publication :

*Hāris at-Tabakh* « Le Garde du tabac » (2008) d'Ali Badr. En immergeant le lecteur dans une Bagdad déchiquetée par l'occupation américaine, ce roman relie les monstruosité d'aujourd'hui avec les récits d'un passé houleux. Ali Badr fait remonter le fil de la chronologie jusqu'aux années 1930 pour remettre l'histoire irakienne par de sombres événements. Il raconte l'histoire de la violence en Irak depuis les événements connus sous le nom de Farhud (dévastation anti-juif de 1941) jusqu'à la chute de Bagdad en 2003. Une fresque interne qui remet en question les cercles de violence à profil de son impact sur des générations.

*Halīb al-Mārīnz* « Le Lait des Marines » (2008) d'Awad Ali. Écrit à l'exil notamment au Canada pendant la période de 2003 à 2006, ce texte poignante explore l'invasion américaine à travers l'image de la statue de Saddam Hussein renversée. Awad Ali dépeint avec une cruelle clarté les fractures morales et existentielles des personnages face à l'occupation, traçant avec les couleurs d'une tragédie sanglante, l'histoire quotidienne des espoirs brisés et des vies fausses. Un récit triste des paradoxes de la liberté imposée par ceux qui portent des armes.

*Al-Hafīdah al-Amrīkiyyah* « La Petite-fille américaine » (2008) d'Inaam Kachachi. Ce roman est une réflexion poignante sur l'appartenance, la culpabilité et les cicatrices d'une nation. À travers le parcours de son héroïne, Kachachi interroge le rôle des individus dans les conflits et les espoirs déçus d'une génération prise entre deux mondes. L'héroïne du roman, une jeune Américano-irakienne revenu de revenu dans son pays natal comme interprète pour l'armée occupante que Kachachi dépeint de façon brutale les

fractures d'une nation dévastée. Le récit, vu par les contradictions intimes du personnage central (déchiré entre ses origines, sa double identité et sa complicité involontaire avec l'occupant) se fait miroir des déchirures collectives. L'artiste s'étend sans fard sur les suites humaines, culturelles et sociales de la guerre : les déracinements, les méfiances et la ruine d'un héritage millénaire. Plus qu'une fable, ce roman se propose comme un récit précieux du désordre irakien. La prose de Kachachi, à la fois sobre et intransigeante, prend le destin personnel de son héroïne pour allégorie d'un peuple comprimé entre mémoire effacée et réalité détruite.

Amwāt Baghdād « Les Morts de Bagdad » (2008) de Jamal Hussein Ali (à analyser dans le contexte de cette étude).

Maqāmat al-Kīrūsīn « Le Maqamat du Kérosène » (2008) de Taha Hamed Al Shabib nous entraîne à la côte de la tragédie du peuple irakien de l'avant comme le post renversé du régime connu. Ce roman met en lumière un dilemme déchirant : d'un côté, résister aux forces étrangères envahissantes tout en subissant les exactions d'un pouvoir despotique qui ravage le pays et corrode les esprits ; de l'autre, capituler en silence, accepter le joug de l'occupation et voir les bottes des armées étrangères fouler le sol national, présenté comme le prix à payer pour une paix illusoire. À travers cette tension, l'auteur interroge le coût moral et existentiel d'un choix impossible, où chaque voie semble condamner une nation déjà meurtrie.

Frānkishtayn fī Baghdād « Frankenstein à Bagdad » (2013) d'Ahmed Saadawi (à analyser dans le contexte de cette étude).

Tashari « Dispersés » (2013) d'Inaam Kachachi. En profondeur, ce roman se déroule au cœur du mal-être des déracinés de la diaspora irakienne, le propre de l'exil imposé pendant des décennies et des déracinements. L'œuvre dessine un portrait intime des réfugiés et des déplacés, complétant leur quête identitaire, leur nostalgie de perte, leur lutte pour arrimer un bout de liens avec une patrie dépecée par les guerres, les affrontements communautaires et l'extrémisme. Geste qui a bouleversé des existences et déchiré le cœur de la famille, ces fractures passent le relais de la vie de Wardiyah Iskander, médecin engagée dans les années 1950 dans l'Irak rural, terres sanglantes. En filigrane du chemin parcouru par cette femme déracinée de sa terre natale pour retrouver sa famille en

France, Kachachi délivre les blessures invisibles de la migration : l'arrachement à la terre mère, l'usure des repères culturels, le tâtonnement de soi en pays lointain. L'auteure cherche également à faire le point sur les politiques identitaires et les clivages générationnels au sein des diasporas. Elle retrace l'histoire douloureuse des enfants d'Irakiens unis avec l'histoire flottante de ceux-ci nés ou grandis en France, embarrassés entre deux héritages, chargés de se trouver. Location de plus qu'un récit de l'errance, Dispersés devient une méditation infiniment universelle sur la résilience, la transmission et les identités mosaïques concoctées dans les ombres des déplacements contraints. Une œuvre incontournable pour se mettre en droite de chemine du silence et des rêves brisés d'un peuple éclaté à tous vents. (Asfour, 2023)

Saa'at Baghdad « L'Horloge de Bagdad » (2016) de Shahad Al-Rawi nous situe au creux d'une rue de Bagdad durant les années 1990 vue du regard d'une enfant. Pendant que sa famille se terre dans un abri anti-aérien pour prendre la fuite des bombardements américains, la protagoniste décide de conserver le mémoire de son quartier en racontant ses histoires dans un petit cahier secret qu'elle tient comme un acte de résistance contre l'oubli. Le récit court les épisodes de sa vie: l'émancipation de l'enfance, les soucis de l'adolescence, puis les années d'universitaire. Mais le récit s'abîme avec la guerre de 2003, qui provoque la chute de Bagdad, déclenchant une spirale de violences communautaires et d'exil à exil. Par une écriture poétique et intime, Shahad Al-Rawi entrelace une biographie familiale collective où les souvenirs d'un endroit et ceux de ce qui sont devenus ses habitants, persistent, sous les gravats.

A'dhra' Sinjar « La Vierge de Sinjar » (2016), écrit par Warid Badr Al-Salem. Ce roman s'infiltrer avec une profondeur exceptionnelle dans l'angoisse humaine par le guide du tragique vécu par les Yézidis lors de la prise de la ville de Sinjar, en Irak, par Daech. Notre auteur nous livre avec une virtuosité surprenante l'entrelacement du réel et de l'imaginaire et par l'histoire, un Yézidi prisonnier d'un siège sans pitié, déchiré par le décrochage de son monde. À travers ce récit, il dessine une fresque émouvante et malheureusement trop debout sur la confrontation cruelle entre la brutalité méthodique de Daech et la résistance silencieuse d'un peuple paisible. Les Yézidis, en refusant d'hésiter devant la perte même lorsqu'il s'agit de

femmes, d'hommes, d'enfants, sont une résistance farouche. La pièce va au-delà du simple témoignage pour poser la question de la dignité humaine, en face du tir, à l'attaque de la communauté.

Māshrāhāt Baghdād « La Morgue de Bagdad » (2012) de Burhan Al-Shawi. Ce roman plonge le lecteur dans un monde désespéré, saturé de sang de guerre, des cadavres mutilés qui en sont les dépouilles. Il retrace d'ailleurs l'histoire d'Adam, un jeune homme embauché comme gardien de la morgue officielle de Bagdad. Au fil de scènes énigmatiques, il découvre des horreurs liées aux cadavres qui y reposent. Ces derniers se réveillent pour dévoiler des récits glaçants sur les vivants, jusqu'à ce qu'une révélation troublante émerge : tous, y compris Adam lui-même, sont déjà morts. Le jeune homme, ignorant son propre trépas, erre dans une quête désespérée pour savoir s'il est encore en vie. Mais personne ne semble pouvoir lui répondre, pas même un enfant-cadavre qui lui annonce avec froideur que la vérité ne viendra jamais. À travers une narration où le réel et la vie de tous les jours s'imbriquent dans le fantastique et le surnaturel, l'auteur questionne les frontières entre la vie et la mort, mais aussi le désastre en dépit de ce conflit où même les disparus résistent "l'oubli. Une œuvre émouvante où l'angoisse d'être se devine à l'allégorie politique.

### **Les deux romans, le choix et l'analyse**

Beaucoup d'éléments expliquent le choix de ces deux romans, Amwāt Baghdād « Les Morts de Bagdad » de Jamal Hussein Ali (2008) et Frānkishtayn fī Baghdād « Frankenstein à Bagdad » d'Ahmed Saadawi (2013). Le premier élément concernant leur cadre spatio-temporel partagé : dans les deux romans le lecteur est immergé dans une Bagdad après 2003, déchirée par l'instabilité, les violences entre les confessionnalismes et les ravages de l'agression américaine. Leur histoire résonne avec cette époque troublée, où le quotidien se transforme en chaos. Ensuite, leur publication proche l'une de l'autre – sur trois ans maximum, entre 2008 et 2013 soit un laps de temps relativement court - nous invitent à les lire comme d

es écritures cousines, ayant la même envie de dire l'indicible. Et ce que ces œuvres ont de commun repose justement dans une singularité esthétique : l'exploration commune des violences d'aujourd'hui à travers le filtre du fantastique et du surnaturel. En

mélangeant des horreurs toujours très réalistes et des procédés des plus irrationnels, elles créent une atmosphère des plus cauchemardesques, voire dystopiques.

Commençons par Les Morts de Bagdad : roman hybride, plongée envahissante de la capitale irakienne. L’auteur dans cet ouvrage y met paradoxalement au monde l’abstraction de la rigueur scientifique (médecine légale, génétique) et le récit visionnaire pour contourner les siècles d’héritage toxique des occupations et des conflits civils. À travers cette fusion entre savoir scientifique et monde romanesque, il découvre au milieu d’un savoir des données scientifiques “crués” – presque insupportables – la désintégration d’une ville martyre. Ce roman nous fait découvrir la vie de l’Irakien fuyant son Irak et partant pour Moscou avant les hostilités. Son retour correspond au franchissement américain d’avril 2003, lorsque Bagdad plonge dans le chaos. Médecin russe à la formation, cet homme évolue vers l’avenir avec des dons surhumains. En contactant les cadavres de la morgue de l’institut médico-légal de Bagdad, il est lié d’une part étrange à un monde au-delà de la mort. Son pouvoir ? Changer l’ADN des vivants comme des morts, prédire leurs vies biologiques et sociales, redessiner jusqu’à l’existence des communautés. Une approche qui intègre Les Morts de Bagdad de Jamal Hussein Ali dans les registres de l’œuvre visionnaire : paru avant le Frankenstein à Bagdad d’Ahmed Saadawi, il est donc pionnier d’un sujet, celui de la créature composite – mi chair mi métaphore de la fracture irakienne. La fable scientifique dresse le bilan des plaies ouvertes par l’occupation étrangère, l’explosion du terrorisme, du crime endémique. Le roman combine subtilement le réalisme des épisodes de combat, une imagination féroce d’origine fantastique destinée à des notes médicales aussi précises. Il s’agit de bien plus qu’une métaphore politique, c’est la radiographie littéraire du dé-collaps d’une société – où chaque cadavre est aussi vivant que les survivants.

Dans Frankenstein à Bagdad comme dans Les Morts de Bagdad, la création d’un être humain à partir de chair morte va au-delà de la simple métaphore. Cette invasion du fantastique et du surnaturel prend place au centre, à l’horizon imaginaire romanesque à la fois. On retrouve le langage, le style du réalisme magique, ce mouvement qui fait place dans le plus trivial le plus ordinaire aux éléments

fantastiques pour faire apparaître, à l'emporte-pièce de la fiction, les failles politiques et sociales d'une société en crise. À l'image des Morts de Bagdad, l'œuvre Frankenstein à Bagdad plonge le lecteur dans un univers démoniaque, infernal où l'horreur de la violence s'étend : corps démembrés, morts sans sépulture, et cette obsession de la survie dans un monde où l'humanité se défait. Nous sommes à Bagdad, au centre de l'Irak, entre les conflits globaux, dans le contexte de l'occupation américaine. Le personnage central, Hadi al-Attag, est un brocanteur marginal qui arpente les rues pour ramasser des morceaux de corps à l'abandon, des victimes de la violence foudroyante qui, goutte à goutte, décime les rues chaque jour. Son entreprise misérable consiste à collecter ces parties des corps humains et les rassembler en un mort complet, en une démarche désespérée pour recouvrer une dignité aux disparus. Mais l'improvisé se produit : aussitôt que l'assemblage est fini l'être composite s'anime comme par enchantement. Cette créature floue, enfant de la souffrance collective, entreprend la chasse aux assassins de ses « donataires » transformés en chair à canon.

Par cette allégorie émouvante, le roman débat le lecteur dans les complexités de la violence et de la justice, et des boucles de la vengeance sur le fond de la guerre et du deuil social. L'auteur confronte d'un pilon l'héritage malsain des conflits : Comment vivre psychiquement quand la normalisation des incendies ravageant notre lieu de vie s'impose ? Quel sens faire de la justice, quand les bourreaux sont habillés et déguisés autant que masqués ? Entre les bombes et les décombres, chaque personnage en est une autre face de cette société défaite, tenaillée entre résignation et colère. Ce récit extraordinaire est une sorte de synthèse parfaite entre réalisme cru et éléments surnaturels. Les scènes de marché aux morts côtoient des moments quasi-mythologiques, comme si la guerre avait fait exploser les frontières du plausible. Bien plus qu'une simple fable, ce roman nous hante longtemps après la dernière page, invitant à s'interroger sur des problématiques humaines universelles : jusqu'où peut-on altérer l'humanité d'autrui avant de perdre la sienne ? Ou bien jusqu'à quel point on supprime de l'humanité d'un autre avant qu'elle n'ait quitté la sienne ?

### Texte-source et texte-miroir

Les deux romans Les Morts de Bagdad et Frankenstein à Bagdad ont un rapport de miroir avec Frankenstein, célèbre roman de l'écrivaine britannique Mary Shelley paru en 1818. Cette dernière est le texte-source d'origine qui inspire les deux récits modernes. L'ouvrage de Shelley, point de départ dans le genre, adopte un style fantastique, hybride entre la science-fiction et les mystères surnaturels. Son univers remet en question les confins de la science avec des démarches narratives fortement traversées par l'étrangeté et le macabre, que les deux romans contemporains réinterprètent sur un socle culturel et géopolitique actuel. Frankenstein, protagoniste du roman éponyme, se lance dans des recherches scientifiques sur les fondements pratiques de la vie, visant à percer les mystères de l'existence et à élucider les liens entre le corps et l'esprit. Les œuvres de Jamal Hussein Ali et d'Ahmed Saadawi réactivent ce mythe à travers des récits aux voix futuristes, tout en entretenant un dialogue dissimulé avec le texte - source de Mary Shelley. Dans la durée narrative, ces deux auteurs irakiens réactualisent un dialogue dissimulé entre le chef d'œuvre gothique et les deux œuvres enracinées dans le chaos d'un Irak actuel. L'utilisation des procédés littéraires multiples – jeux de temps, monologues introspectifs, ironie piquante – contribue aussi à accélérer la prise de puissance de l'histoire que cela permet de mettre en évidence les fissures d'une société en pleine changement historique. Une réécriture hardie qui répond aux interrogations philosophiques de Shelley et leur apporte une résonance clairement contemporaine.

Ce qui unit essentiellement les trois œuvres romanesques réside dans ces notions de fabrication d'une créature émergeant de membres prélevés des morts. C'est le personnage de « Victor Frankenstein » qui s'engage dans cette entreprise démiurgique dans le texte-source Frankenstein de Mary Shelley. Quant aux Morts de Bagdad, c'est le protagoniste « le scientifique irakien », qui prend en charge de reproduire un tel procès dans un cadre contemporain. Enfin, Frankenstein à Bagdad s'envisage comme une biographie de « Hadi al-Attag », le personnage confus qui entame la recréation d'une entité vivante à partir de morceaux de corps des victimes des attentats dans la capitale irakienne. Chaque histoire, pour sa part, remet en question les confins de la science, les conséquences éthiques d'une telle reconstruction imposée du vivant.

On pourrait affirmer que *Les Morts de Bagdad* et *Frankenstein à Bagdad* fonctionnent comme des œuvres en miroir. Ce contexte ne se borne pas à reprendre le mythe conçu par Mary Shelley dans *Frankenstein* : le compléter d'une dimension fortement ancrée dans le contexte irakien, spécifiquement inscrit après la chute du régime en 2003. En faisant migrer les démons de la condition parasitaire et les ruptures de replie sociale, les auteurs y projettent une dure réalité sociale, ouverte aux affrontements et aux clivages politiques. Cette revisite confuse, à la fois locale et emblématique, transforme le matériau originel en un récit fantastique où le surnaturel fait irruption pour les déchirures d'une nation. C'est cette chimie entre la tradition littéraire et l'essence réelle irakienne que nous mettrons à jour aux prochaines sections, tout en démontrant comment ces fictions hybrides fissurent les frontières du fantastique.

### **Bagdad, l'espace de l'horreur**

Dès les premières pages, une vague d'images brutales submerge le lecteur, le plongeant sans ménagement dans l'horreur d'une Bagdad défigurée par la guerre. Les deux romans, traversés par une atmosphère de fin du monde, dressent le portrait d'une ville où la destruction et les corps sans vie font partie du quotidien. Dans *Les Morts de Bagdad*, l'auteur creuse avec une lucidité glaçante le malaise et la solitude d'un homme sans nom – son identité volontairement estompée jusqu'à la fin du récit –, perdu dans l'immensité d'une ville devenue étrangère à elle-même. À travers ce personnage, c'est toute la détresse d'une population piégée dans les ruines qui prend vie, mêlant solitude étouffante et absurde violence. Le récit, comme un miroir brisé, reflète l'effondrement d'un monde où même les survivants semblent déjà appartenir à l'oubli. Le roman parle de "l'homme- héros" qui a fui l'Irak et y est retourné en tant qu'expert, se promettant de rester fidèle au souvenir de sa famille dévorée par les crocs des ténèbres, vouant sa vie à l'amour d'un Irak qui n'existe plus, mais il est surpris de constater que les morts sont plus nombreux que les vivants. (Abdel Rahman, 2021)

Le choc est brutal. Le pays de ses souvenirs n'est plus qu'un théâtre de désolation où réalité et absurdité dansent un tango macabre. Comme le souligne Al-Mulaifi (2009), « Bagdad, qu'il avait quittée il y a un quart de siècle, n'est désormais qu'une cité fantôme, rongée par la mort et les ruines ». Entre les décombres de son passé

et l'horizon ravagé du présent, son périple devient bien plus qu'un voyage : une véritable odyssée existentielle qui interroge notre rapport au monde. La ville semblait floue, sans contours définis, dépourvue de toute trace de vie, hantée seulement par des cadavres et un silence étouffant. L'absence d'oiseaux dans les rues trahissait une peur viscérale, comme si la mort planait, fantomatique, à chaque coin de rue en Irak. Voir les ailes disparaître du ciel, c'était assister à l'effacement des rêves et de la sagesse, remplacés par l'impulsivité et l'agitation fiévreuse. « L'homme n'avait pas croisé le moindre oiseau dans cette cité qui fourmillait autrefois de leur présence. Il se prit à imaginer ces villes sans oiseaux, qui ne peuvent exister qu'à une condition : lorsque chaque habitant finit par devenir chasseur. » (Les Morts de Bagdad, 21)

Dans Frankenstein à Bagdad, l'univers sombre de la violence quotidienne se confond presque étrangement avec celui des Morts de Bagdad. Ici, même les créatures vivantes sont englouties par l'ombre de la mort, jusqu'aux oiseaux, réduits à de simples cibles pour les explosions : « Tous avaient assisté à l'explosion, ce moment où tout bascula en une boule de feu et de fumée, dévorant les voitures et les corps humains alentour. Elle arracha les câbles électriques et emporta dans son souffle, peut-être même, quelques oiseaux, de simples passereaux. » (Frankenstein à Bagdad, 28)

À travers des univers singuliers, les deux romans plongent le lecteur dans l'effroi de personnages submergés par le fracas des armes, les tirs anarchiques et les éclats de balles qui déchirent leur quotidien. Une peur durable les poursuit même dans leurs cauchemars, où elle se confond avec l'horreur d'une mort insensée, tombant au hasard d'une rafale. Les récits dépeignent avec une force brutale la folie née de la violence, du chaos ambiant, et de ces soulèvements étouffés dans le sang. Après l'occupation américaine, le pays a sombré dans un tel désordre qu'on ne sait plus, désormais, d'où partent les balles : de l'ennemi ou de ceux qu'on croyait alliés ?

Dans Les Morts de Bagdad, le récit explore les tourments intérieurs du personnage principal à travers cette réflexion angoissée : « Comment ces missiles pouvaient-ils pleuvoir ainsi du ciel ? Cette question le hantait chaque nuit, quand le rugissement des avions déchirait ses songes agités. Et si l'un d'eux s'abattait sur lui par erreur ? Un projectile aveugle pourrait-il anéantir le grand dessein

qu'il mûrissait pour son pays ? » (Les Morts, 106) Cette omniprésence aérienne se retrouve dans Frankenstein à Bagdad, où les hélicoptères de l'occupation rythment le quotidien. Une scène marquante montre la vieille Ilishwa confrontée à cette réalité : « Le lendemain matin, après son petit-déjeuner rituel et la vaisselle méthodiquement rangée, le vacarme des Apache américains envahit soudain la ruelle. Dans ce chaos mécanique, elle aperçut - ou crut apercevoir - la silhouette fugace de son fils Daniel. » (Frankenstein, 24)

Le protagoniste, dans Les Morts de Bagdad, habitué à s'occuper des morts, affronte la disparition brutale de sa tante avec une froideur déconcertante. Autour de lui, les tirs des soldats étrangers déchirent l'air, mais il reste un roc, comme immunisé contre la panique. Pourquoi cette impassibilité ? Parce qu'il sait que sa cousine veuve et ses neveux, déjà brisés, ont besoin d'un pilier. À Bagdad, la mort ne rôde plus en silence : elle explose sous les balles, éclate dans les cris, s'impose par la folie des hommes. Pourtant, lui résiste. Pas de larmes, pas de rage – juste une détermination sourde. Alors que d'autres courberaient l'échine, il invente même un mensonge vital : il plaque contre son épaule le corps sans vie de la défunte, simulacre macabre pour tromper l'armée américaine. Son corps trahit pourtant l'horreur – muscles tétanisés, regard vide –, mais sa volonté, forgée par des années à dompter l'indicible, transforme la peur en armure. Ce n'est pas de l'insensibilité. C'est un combat silencieux, où chaque souffle retenu protège les siens du chaos : « Ses yeux ne se sont pas détendus et aucun d'eux ne s'est écarquillé. Ses muscles ne tremblaient pas et ses lèvres ne se sont pas asséchées. Son visage n'a pas affiché de signes de peur ou de colère. C'était comme une pause dans la vie, une séparation d'avec elle pendant les moments où les flammes se déversaient sur la femme assise dans la mort. » (Les Morts, 120).

Les événements se déroulent, dans Frankenstein à Bagdad, en un cycle sans fin, comme si la violence nourrissait elle-même sa propre répétition. Les attentats quotidiens, les explosions qui déchirent le ciel rappellent étrangement l'atmosphère effrayante des Morts de Bagdad. Les femmes, notamment la vieille Elishwa, deviennent les visages bouleversants de ces vies broyées par la terreur. Leur présence dans le récit n'est pas anodine : elles incarnent une résistance silencieuse, mais aussi la fragilité d'un

peuple sous tension. Prenons cette scène marquante où Elishwa, mère de Daniel, échappe de justesse à la mort : « L'explosion s'est produite deux minutes après le départ du bus Kia dans lequel la vieille Elishwa, la mère de Daniel, était montée. Tout le monde s'est tourné rapidement vers le bus et, à travers la foule, avec des yeux effrayés, ils ont vu une épaisse colonne de fumée noire s'élever vers le haut. » (Frankenstein, 11) Ce suspense tragique, presque cinématographique, montre à quel point la mort rôde à chaque coin de rue.

L'auteur insiste sur le quotidien de cette vieille femme, ses rituels – comme ses visites à l'église–, qui contrastent avec le chaos grandissant. Bagdad, elle, n'est plus que l'ombre d'elle-même : après l'invasion américaine et le bombardement de la station Alwiya, la ville devient un « lieu hanté par la mort ». Les lignes téléphoniques coupées, les rues désertées. Vérifier chaque semaine qu'Elishwa est encore en vie devient un acte de survie symbolique (Frankenstein, 12). Derrière cette violence, se cache un chaos aux multiples visages : groupes terroristes, gangs de mercenaires, forces irakiennes et américaines s'affrontent dans un jeu de pouvoir sanglant. Le gouvernement, impuissant, tente de masquer son inefficacité. Une scène le résume bien : un porte-parole officiel, sourire crispé, assure avoir « neutralisé les plans terroristes de la journée » (Frankenstein, 38). Pourtant, les services de renseignement révèlent qu'une centaine d'attentats étaient prévus. Seules quinze explosions ont finalement déchiré la ville, grâce à une coopération inédite entre Irakiens et coalition.

Frankenstein à Bagdad et Les Morts de Bagdad se répondent comme des miroirs : tous deux dépeignent une capitale meurtrie, où les corps mutilés et les cratères d'explosions remplacent les rires d'autrefois. Les rues, jadis pleines de vie, ne sont plus que des cicatrices à ciel ouvert. Une plongée brutale dans l'absurdité de la guerre, où l'horreur finit par sembler banale.

### **Métamorphoser le réel : le fantastique et le surnaturel**

Pour décrire le cycle de la violence et dénoncer les massacres du quotidien, les deux romans ont fait du fantastique et du surnaturel des clés essentielles pour décrypter la réalité irakienne. Une réalité explosive, en perpétuelle mutation, tiraillée entre instabilité chronique et métamorphoses brutales.

Pourtant, l'approche merveilleuse offre une voie moderne que la littérature irakienne – malgré des figures marquantes comme Gha'ib Ṭu'mah Farman, Fouad Al-Takarli, Abdul Rahman Majeed al-Rubaie, ou encore les auteurs exilés – a longtemps laissée de côté. Sans doute parce que la culture irakienne semble peu ancrée dans le merveilleux, du moins dans ses courants dominants. Une surprise, quand on sait que ce registre a pourtant ouvert des portes à des œuvres universelles nées de contextes tout aussi chaotiques. Prenons l'exemple des romans latino-américains sur les dictatures : leur force réside justement dans cette esthétique merveilleuse, capable de révéler des réalités politiques et historiques d'une complexité vertigineuse. Ce roman s'inscrit dans un courant narratif qu'on appellera plus tard le "réalisme magique". Une question centrale émerge : le merveilleux s'oppose-t-il vraiment à la réalité, ou serait-il plutôt une autre forme de vérité ? Comme le souligne le critique irakien Hamza Alaiwi: "Le merveilleux représente-t-il des structures en contradiction avec la réalité, ou incarne-t-il une réalité d'une autre essence ?" Cette interrogation, aussi profonde soit-elle, a poussé Alaiwi à se demander encore s'il y a un écrivain en Irak "qui oserait écrire un roman d'amour qui reflète la réalité de la répression et de l'oppression sans tomber dans les tentations de la guerre et des thèmes de l'identité, comme l'a fait Marquez, qui est passé des romans de « La Dictature » à Mémoire de mes putains tristes et auparavant L'amour aux temps du choléra ? J'en doute. Car l'extrême merveilleux en Irak en fait un puits inépuisable d'histoires uniques, remplies jusqu'à l'ivresse de magie, d'étrangeté et de fantaisie. » (Alaiwi, 2014)

Il est certain que l'Irak d'après 2003 a vu naître une multitude de récits d'une force rare. Parmi ces œuvres, Les Morts de Bagdad de Jamal Hussein Ali occupe une place à part. Ce roman, pionnier dans le paysage littéraire irakien, s'inspire de l'idée de « construire » un être humain à partir des restes de victimes – notamment celles exhumées des fosses communes –, mais dans une démarche dénuée de toute volonté de vengeance ou de violence. Cette même intuition trouve un écho universel dans Frankenstein à Bagdad d'Ahmed Saadawi, où elle se transforme en une méditation bien plus large sur la condition humaine. Cette vision a marqué en profondeur l'imaginaire romanesque contemporain, bien au-delà des frontières irakiennes.

Dans *Les Morts de Bagdad*, le récit de l'homme « surhumain » – un médecin anonyme érigé en héros – s'articule autour de deux hypothèses pour le moins fantastiques. L'écrivain Jamal Hussein Ali les aurait imaginées en observant le dysfonctionnement chronique des structures sociales en Irak, comme un médecin ausculterait un corps malade. La première hypothèse compare la société irakienne à un organisme rongé par une fibrose : des forces occultes, presque divines, jouent aux dés avec son ADN, libérant des gènes jusqu'alors cachés. Cette mutation invisible rendrait le pays vulnérable à des explosions de violence imprévisibles, « un événement inattendu et dangereux [pouvant] survenir à tout moment » (*Les Morts*, 406). Face à ce diagnostic sombre, la seconde hypothèse propose une contre-attaque scientifique : il faudrait traquer les « gènes meurtriers » responsables de cette dégénérescence, tout en activant un « gène inhibiteur » capable de les neutraliser avant qu'ils ne déclenchent le chaos. C'est dans ce complexe de médecine légale de Bagdad, lieu étrangement symbolique, que le médecin, le protagoniste, tente de « reprogrammer la vie » – comme on manipulerait un code génétique – pour créer une « nouvelle levure », une pâte régénérée d'où renaîtrait le pays (*Les Morts*, 407) et pour façonner un "être humain universel en bonne santé", à l'image d'«Adam, figure universelle, structuré autour de la chimie des sens, des membres et des lieux. » (*Les Morts*, 408)

D'après Mohammed Khudhair, les deux hypothèses autour de l'homme « surhumain » incarnent parfaitement le genre de fantasmes littéraires que les pionniers de la science-fiction — Mary Shelley, H. G. Wells, Jules Verne ou Aldous Huxley — ont autrefois rêvés, avant que des généticiens ne les rendent réels dans l'ombre de leurs laboratoires. À son tour, Jamal Hussein Ali s'est engouffré dans cette voie en intégrant sa propre invention scientifique au « rêve de Bagdad », après une plongée approfondie dans les archives de la mort, marquées par l'imaginaire mythologique. Mais si l'hybridation entre gènes malfaisants et bienveillants venait à échouer, ou si la création d'un corps surhumain à partir de membres mutilés s'avérait impossible, l'œuvre pourrait alors introduire une sorte de « cheval de Troie » littéraire. (Khudhir, 2017). Cette ruse narrative permettrait à Jamal Hussein Ali de proposer une vision inédite du roman du changement en Irak. Pour réussir ses expériences, le protagoniste « surhumain » a toutefois un besoin

crucial : accéder à des corps réels, indispensables à ses recherches. Et c'est à la morgue qu'il compte se procurer cette matière première. « Impossible sans corps. Dans nos labos, on se limite aux souris et aux insectes. Il me faut des corps humains» (Les Morts, 219).

Lors de son entretien avec le doyen de l'Institut de médecine de Moscou, le protagoniste a abordé sans détour la question du clonage humain. « Il s'agit de fabriquer en laboratoire des répliques d'individus, comme on reproduirait des objets en série. La méthode utilisée, le transfert nucléaire, est la même que celle qui a donné naissance à la brebis Dolly », (Bidouh, 61). Cette référence à la biotechnologie n'est pas anodine : l'auteur s'en sert habilement pour justifier l'obsession du protagoniste, qui refuse de se contenter d'expérimenter sur des souris. Son projet, bien plus ambitieux, exige des corps humains véritables – une exigence qui introduit au cœur du récit l'idée vertigineuse de création du vivant. Par ce biais, le texte prépare subtilement le lecteur à accepter l'émergence d'une créature hors-norme, tout en brouillant les frontières entre rigueur scientifique et fiction troublante.

Le récit se nourrit d'ailleurs d'un mystère savamment entretenu. Comme le souligne Darabseh (2010, 144), cette ambiguïté narrative agit comme un appel à l'imaginaire : les non-dits et les images puissantes provoquent chez le lecteur un dialogue intérieur, mêlant fascination et questionnements. Tzvetan Todorov y verrait sans doute une application de sa théorie du fantastique. Pour le critique, ce genre littéraire repose précisément sur une hésitation prolongée – celle du lecteur, tiraillé entre des explications rationnelles et l'irruption de l'inexplicable. Pour lui, une œuvre n'est fantastique que tant que dure l'hésitation. Le processus d'identification d'un texte fantastique est simple. On doit seulement se demander si on hésite, en tant que lecteur, entre une explication naturelle et une explication surnaturelle des événements apparemment impossibles dans l'œuvre. (Miller, 2016, 12). Dans notre cas, cette tension se double d'un paradoxe : le « surhomme-médecin » veut utiliser la science pour engendrer une créature pacifique, un idéal génétique destiné à purifier l'ADN humain de toute violence. Une utopie qui résonne étrangement avec le contexte irakien du roman Les Morts de Bagdad de Jamal Hussein Ali. En d'autres termes, l'auteur -ci cherche à créer un "Frankenstein", mais d'un type différent de celui de Mary Shelley et

d'Ahmed Saadawi, la créature incontrôlable qui cherche à se venger et à recourir à la violence et à la contre-violence.

À rebours du Frankenstein de Mary Shelley ou de celui, vengeur, imaginé par Ahmed Saadawi, cette créature incarne un espoir déchirant : transcender les cycles de sang qui hantent l'histoire collective. Le texte joue ainsi sur un double registre : derrière le jargon médical se cache une fable sur la folie des ambitions humaines, où le fantastique ne naît pas de monstres, mais de l'ambiguïté même de nos rêves « éthiques ».

Dans Frankenstein à Bagdad d'Ahmed Saadawi, on se retrouve projeté dans un Bagdad meurtri par l'invasion américaine, un univers où le chaos donne naissance à une créature aussi fascinante qu'effrayante : « Al-Shisma » (ce « Je-ne-sais-qui »). Hadi Al-Attag, un brocanteur à la dérive, assemble malgré lui ce corps monstrueux, composé de fragments de victimes d'attentats. Mais cette créature n'est pas qu'un simple puzzle macabre. Elle devient le miroir d'une société irakienne dévorée par la violence et l'instabilité. Vengeur fantomatique au départ, le monstre échappe vite à son créateur, comme si le sang et la colère qui l'animent refusaient de se laisser dompter. Au fond, « Al-Shisma » incarne cette spirale infernale où la guerre, une fois lancée, ne sait plus s'arrêter. Une allégorie terrifiante, mais terriblement actuelle. Le personnage d'Hadi Al-Attag incarne, lui, la figure de l'Irakien broyé par la misère et la terreur. Homme ordinaire plongé dans un quotidien insoutenable, il tente pourtant, paradoxalement, de redonner une dignité aux morts en rassemblant leurs corps. Ce geste désespéré devient sa manière à lui de défier la mort omniprésente, banale dans les rues de Bagdad. À l'inverse, « Al-Shisma », ce monstre né des restes humains, provoque d'abord l'horreur. Mais peu à peu, le récit dévoile sa vulnérabilité : victime parmi les victimes, elle incarne l'absurdité crue de la violence. Entre réel et fantastique, entre familier et étrange, se tisse une relation troublante avec le lecteur. Comme l'a analysé Tzvetan Todorov, cette ambiguïté fantastique brouille les frontières et crée une complicité mêlée de répulsion et de pitié.

Sur le plan psychologique, ces personnages – qu'ils soient surhumains ou écrasés par leur condition – révèlent notre besoin de repousser les limites du concevable. Freud l'explique bien : l'« inquiétante étrangeté » (das Unheimliche) n'est pas le contraire du

familier, mais son double caché. « Cette variété de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, jadis familier » (Freud, 1919, 7). Selon lui, un élément familier, « quelle que soit sa nature, peut devenir source d'angoisse s'il se trouve refoulé » (Ibid). C'est dans cette faille que naît « Al-Shisma ». Plus qu'un monstre, c'est une allégorie de la violence de masse – une entité sans visage où se reflètent les traumatismes d'une société. Impossible à localiser ou à contrôler, elle cristallise l'horreur diffuse des guerres, celle qui échappe à toute logique. Créer de tels êtres fantastiques, c'est peut-être une façon d'exorciser l'indicible : une catharsis face au chaos, mais aussi une tentative désespérée de donner un visage à ce qui n'en devrait pas avoir. Comme le souligne Freud avec sa notion d'« inquiétante étrangeté, l'irréel et le fantastique se rejoignent dans la figure d'«Al-Shisma», cette créature sans visage et monstrueuse. Loin d'incarner un être précis, elle symbolise plutôt la violence collective et les chaos provoqués par les conflits. Son existence floue, sans origine claire ni prise possible, reflète ces traumatismes sourds qui résistent à toute logique. On dirait presque qu'elle matérialise l'horreur impossible à expliquer, celle qui hante les sociétés déchirées par les conflits.

En Irak, le mot «Al-Shisma» fait référence à une entité difficile à cerner. Cette créature, façonnée par Hadi Al-Attag à partir des restes de victimes des interventions américaines, du terrorisme et des groupes criminels organisés, incarne cette dualité à mi-chemin entre fait et fiction. Pourtant, comme le fait remarquer le personnage de Mahmoud, Al-Attag l'a affublée de multiples noms, comme pour tenter de résumer logiquement son essence et justifier sa raison d'être. Lui, cependant, opte pour une vision plus fantasmagorique : «Al-Shisma» serait une fusion de fragments de corps, d'une âme en errance et du nom d'un disparu. Une sorte de synthèse monstrueuse de ces morts hantés par le désir de vengeance, une entité créée pour châtier à leur place et leur offrir enfin le repos. (Frankenstein, 144).

Dans Frankenstein à Bagdad, l'anonymat de certains personnages s'érige en véritable procédé littéraire chargé de sens. Comme le souligne l'analyse d'Abu Shehab, « cette absence de nomination fait office de signal que l'auteur cherche à mettre en avant, une manière de rejeter les carcans identitaires imposés par les idéologies » (Abu Shehab, 2022, 152). Cette stratégie narrative,

en effaçant les noms, transforme les individus en symboles universels, reflets d'une société irakienne fracturée où les identités se dissolvent dans le chaos de la guerre.

La réécriture du mythe de Frankenstein par Ahmed Saadawi jette une lumière crue sur l'identité éclatée de l'Irak. À travers le personnage d'«Al-Shisma», – cette créature hybride, patchwork de chairs volées à des victimes anonymes –, le roman dépeint un pays morcelé en clans rivaux, miné par ses divisions. Les fractures ethniques, religieuses et politiques, déjà béantes, se creusent davantage sous l'occupation étrangère et terrorisme. Résultat ? Une société ravagée, instable, où chaque groupe tire la couverture à soi.

Ce qui est frappant, c'est que l'esprit de Hassib Mohammed Jaafar, simple gardien d'hôtel, finit par habiter ce corps monstrueux. Comme si l'âme d'un petit homme ordinaire colonisait non seulement la créature inanimée fabriquée par Hadi Al-Attag, mais aussi l'âme même du roman. Saadawi insuffle ainsi au récit une étrangeté fantastique, presque mystique. La créature renaît sans cesse, changeant de masque : tantôt «Al-Shisma», le monstre, tantôt Daniel le martyr, ou encore « le Sauveur » pour ses disciples, « le Criminel » pour ses détracteurs. Ces identités mouvantes, ces surnoms contradictoires donnés par ceux qui l'adorent ou le maudissent, finissent par dessiner en creux le portrait d'un Irak déchiré, à la recherche impossible de son unité perdue.

À l'instar de Tzvetan Todorov lorsqu'il explore le fantastique et le merveilleux, Ahmed Saadawi joue avec l'esprit de ses lecteurs dans son roman, cultivant une ambiguïté troublante. Tel un marionnettiste, il les promène entre des interprétations contradictoires sans jamais lever le voile. Les fractures entre les personnages, savamment dissimulées, échappent souvent au premier regard. Mahmoud Al-Suwaidi, le journaliste, voit en «Al-Shisma», un héros en « mission noble » (Frankenstein, 146), alors qu'Hadi Al-Attag l'imagine consumé par une vengeance sanglante avant de « se désintégrer et mourir » (146). Entre ces deux visions, «Al-Shisma», lui-même lance une déclaration frappante : « Ils m'accusent d'être un criminel, mais ils ne comprennent pas que je suis la seule justice dans ce pays » (149).

Ce balancement constant entre le raisonnable et l'irrationnel captive le lecteur au point de lui faire oublier que ce « monstre »

sans nom n'est qu'une fiction. C'est là que réside le caractère "étrange" du roman. Todorov définit comme "étrange" les œuvres où « on relate des événements qui peuvent parfaitement s'expliquer par les lois de la raison, mais qui sont, d'une manière ou d'une autre, incroyables, choquants, singuliers, inquiétants, insolites et qui, pour cette raison, provoquent chez le personnage et le lecteur une réaction semblable à celle que les textes fantastiques nous ont rendu familière » (Todorov, 1970, 51-52). Saadawi pousse ce paradoxe plus loin : pas de fantômes ni de magie, mais une inquiétude tenace qui corrode les certitudes. Le réel se fissure, et l'étrangeté persiste, comme une ombre à la frontière de nos rationalisations.

Tout comme dans *Les Morts de Bagdad* de Jamal Hussein Ali, Ahmed Saadawi s'efforce dans un premier temps de persuader le lecteur que la créature « Al-Shisma » poursuit une « noble » mission : punir les criminels par la vengeance. Toutefois, au fil du récit, il lui prête des motivations plus complexes, en orchestrant le ralliement de diverses factions et groupes autour de cette créature. Chacun nourrit l'ambition de la contrôler au nom de ses propres idéaux. C'est précisément ce qu'exprime « Al-Shisma » dans cette réplique saisissante : « Formé de fragments de corps humains issus de différentes composantes, races, tribus, ethnies et classes sociales, j'incarne ce mélange impossible, inédit dans l'histoire. Je suis le premier citoyen irakien. » (Frankenstein, 161).

Alors que la situation politique s'aggrave et que le pays sombre dans le chaos, le comportement d'« Al-Shisma » évolue radicalement en fin de récit, ses missions prennent une tournure plus trouble. Il renie peu à peu sa quête initiale, pourtant présentée comme « noble », et bascule dans une agressivité froide, transformant sa mission en une vengeance éternelle. L'auteur suggère d'ailleurs cette hypothèse cruelle : un matin, peut-être, il se réveillera pour constater qu'il ne reste plus personne à abattre dans ce pays ravagé, tant les rôles de bourreaux et de victimes s'entremêlent désormais de manière inextricable. Quant aux lambeaux de chair dont il répare son corps, peu lui importe désormais qu'ils proviennent d'un innocent ou d'un criminel – il a saisi l'absurdité de ces distinctions dans un monde où toute morale s'est dissoute. » (Frankenstein, 255)

Jamal Hussein Ali et Ahmed Saadawi puisent leurs sources dans un thème universel, mais profondément ancré dans l'imaginaire occidental : la figure du monstre se révoltant contre son créateur, comme l'incarne le célèbre Frankenstein de Mary Shelley. Sauf qu'ici, le mythe est transplanté dans un contexte oriental ou moyen-oriental, métamorphosé pour révéler les tensions du colonialisme moderne. On pense notamment à la présence américaine en Irak, imprévue et brutale, qui résonne en filigrane dans leurs récits.

Ahmed Saadawi, parlant de sa propre « créature-monstre », confie : « Mon roman capture un fragment de notre histoire collective, celle d'une société écrasée par la violence et le "terrorisme". J'ai voulu montrer comment la peur, quand elle devient incontrôlable, donne naissance aux pires monstres – qu'ils soient des chimères nées de nos cauchemars ou des êtres humains transformés en bêtes par la folie du sang... » (Mouloud, 2018, 58). Cette idée d'une peur destructrice, génératrice de violence, n'est pas sans rappeler les théories freudiennes. En effet, le récit utilise des images choc – corps mutilés, regards vidés de leur humanité – pour frapper le lecteur et réveiller sa conscience. Freud voyait dans ces visions de membres sectionnés ou d'yeux crevés une matérialisation de nos peurs refoulées, comme l'angoisse de la castration (Freud, 17, 26). Quant à la terreur du « double », elle naîtrait, selon lui, d'un narcissisme infantile ressurgissant, cette crainte archaïque d'être remplacé, effacé (Freud, 19-20). Chez Saadawi, ces mécanismes psychologiques se mêlent au fantastique pour dénoncer une réalité bien tangible : celle d'un peuple déchiré, hanté par les monstres que l'Histoire et la guerre ont engendrés.

Dans Les Morts de Bagdad et Frankenstein à Bagdad, les descriptions de corps déchiquetés et la figure ambiguë d'une créature à la fois monstrueuse et noble s'imposent comme des éléments structurants. Ces choix narratifs ne se contentent pas d'alimenter une atmosphère fantastique : ils servent surtout à explorer les méandres de l'âme humaine. Le lecteur, ballotté entre horreur et fascination, se retrouve confronté à des personnages habités par la violence, reflets des traumatismes des conflits. À travers ces récits, c'est une question vertigineuse qui émerge : jusqu'où la destruction peut-elle altérer notre humanité ?

Cette porosité entre réel et surnaturel, si caractéristique du fantastique, ne peut d'ailleurs être dissociée d'une réflexion psychologique. Pour Georges-Pierre Castex, le genre repose justement sur « une intrusion brutale du mystère dans le cadre de la vie réelle » – bien loin du simple « dépaysement de l'esprit » propre au merveilleux (Castex, 1951, 8). Une idée que prolonge Roger Caillois en insistant sur le côté subversif du fantastique : selon lui, il « traduit un scandale, une déchirure, une irruption insolite, presque insoutenable dans l'univers réel » (Caillois, 1966, 8).

### Utopie ou dystopie ?

À travers ces deux romans – Les Morts de Bagdad et Frankenstein à Bagdad –, se dessine une réflexion troublante sur l'usage de créatures imaginaires pour combattre la violence en Irak. Si les deux auteurs imaginent un être monstrueux conçu pour mettre fin aux atrocités quotidiennes à Bagdad, leurs approches divergent radicalement. Chez Saadawi, inspiré par le mythe de Mary Shelley, la créature incarne un paradoxe tragique : née pour stopper le terrorisme, elle sombre dans une logique de vengeance sanglante, reproduisant les cycles de violence qu'elle devait éradiquer. Animé par une intention noble – à l'image de son homologue Jamal Hussein Ali –, l'auteur explore ainsi l'échec d'une utopie, où la monstruosité ne répond qu'à la monstruosité du monde : l'utopie rêvée se transforme en dystopie rejetée. À l'opposé, la créature des Morts de Bagdad porte un projet presque optimiste : au lieu de punir, elle vise à transformer l'humain lui-même. En modifiant les gènes des générations futures, Jamal Hussein Ali imagine une lignée pacifique, libérée de toute pulsion violente. Ici, l'entité fantastique n'est pas un miroir des horreurs présentes, mais une promesse d'évolution radicale – un rejet absolu de la vengeance comme moteur de l'Histoire.

Cette opposition révèle deux philosophies : là où Saadawi souligne l'impossible échappatoire à la violence (vision dystopique), Jamal Hussein Ali esquisse un futur où la guerre s'effacerait, non par les armes, mais par une réinvention de l'humanité (vision utopique).

## Qui est le vrai criminel ?

À travers leurs récits brutaux de la violence, les deux romans nous confrontent à des questions critiques : qui est le vrai criminel ? qui est vraiment responsable du cauchemar irakien ? La dictature a-t-elle empoisonné le pays en entretenant des tensions ethniques et religieuses, créant une poudrière qui a explosé après la chute du régime ? Son héritage maudit aurait-il laissé un vide où se sont engouffrées groupes terroristes, extrémistes et mafias, tous assoiffés de tuer, de pouvoir et d'argent sale ? Ou faut-il accuser l'occupation étrangère ? Celle qui a jeté de l'huile sur le feu en manipulant les rivalités locales, transformant les rues de Bagdad en champs de bataille où le sang coule plus que l'eau potable ?

Les groupes terroristes portent bien sûr leur part d'horreur – ces kamikazes qui déchiquettent des marchés entiers, ces fanatiques réduisant l'humain à de la chair à canon. Mais comment ont-ils pu prospérer ? Grâce à la faiblesse des forces de sécurité ou la paresse des forces d'occupation ? Et que dire des vautours de guerre ? Ces trafiquants d'armes, ces profiteurs qui bâtissent des empires sur les ruines pendant que le peuple meurt de faim. Leur cynisme aurait-il rendu le chaos rentable ? La plus déchirante des hypothèses reste peut-être celle-ci : et si les victimes, écrasées par des décennies de souffrance, avaient fini par alimenter malgré elles l'engrenage de la haine ?

## Conclusion

La littérature romanesque irakienne a subi un changement profond après 2003 que dans son organisation que dans les sujets traités. Même profondément marquées par l'occupation américaine et l'éruption de violence inouïe qui en était venue, toutes les perspectives sont représentées dans cette production littéraire. Les écrivains, qu'ils résident ou non en Irak, ont abordé un large éventail de sujet, animés par leurs propres vues de l'œil et leurs propres expériences. Mais ce qui les réunit, ce sont la volonté commune de restituer avec fidélité et détails la complexité du monde irakien.

Toutefois, certaines plumes se sont ouvertes sur le troc à funestes possibilités, investissant la fantaisie au territoire du surnaturel et enchantement fantastique pour produire des récits qui frappent la sensibilité et l'imaginaire pour prévenir l'émotionnel et

capturer l'audace. Des romans comme *Les Morts de Bagdad* ou *Frankenstein à Bagdad* montrent en effet ce penchant du cinéma à transformer les déchirures d'une société créée sur un piège. Ces deux romans offrent un espace à la fois symbolique et virtuel pour figurer l'Irak engagé dans une violence brutale, transformant la morgue en miroir glacé du dessin des habitants – en passant par les morts-vivants, c'est une descente dans l'existence des vivants réduits à l'état de morts. – une allégorie violente de la déshumanisation. Ces œuvres rendent sans détour compte de la terreur de tous les jours, de l'explosion des haines confessionnelles, du règne du terrorisme et de la barbarie. La morgue, place forte, est devenue le théâtre muet dans lequel éclate la violence du hors : chaque morte ou mort détaille du mieux qu'il peut le déluge de sang qui inonde le pays. Les auteurs, pour faire voler en éclats la réalité, utilisent un pas de course, les descriptions brutales, s'avançant sur la ligne entre hallucination et cauchemar, bâtissent une illusion qui grandit, s'échappant de toute logique rationnelle. Cette esthétique aussi funambulesque que la destruction que déploie cette œuvre épouse admirablement l'absurdité cruelle des situations décrites, comme si les mots n'étaient pas assez solides pour supporter le poids de l'horreur.

Ces deux œuvres romanesques s'inspirent subtilement du mythe fondateur de *Frankenstein* par Mary Shelley. Leur principal point commun réside dans la figure du savant obsédé par la création d'une vie humaine à partir de dépouilles mortelles. Chez Shelley, Victor Frankenstein se cloître dans son laboratoire pour assembler un être monstrueux, nourri par son ambition démiurgique. Une quête similaire anime le personnage des *Morts de Bagdad* : un scientifique anonyme – désigné par l'auteur sous l'épure symbolique de « l'homme » – œuvre nuit et jour dans la morgue d'une Bagdad déchirée. Mais là où le héros shelleyen sombre dans l'hybris, son homologue irakien incarne une utopie tragique. En recomposant des corps martyrisés par les attentats terroristes, il tente de façonner un être nouveau, purgé des réflexes sanguinaires qui rongent sa patrie. Son laboratoire devient ainsi le creuset d'un projet paradoxal : utiliser la mort comme matériau pour engendrer une paix génétique. Cette réécriture orientale du mythe substitue à l'avertissement romantique une allégorie désenchantée sur les cycles de violence. Avec l'alchimie de savoirs mêlés, médicaux et pluridisciplinaires, deux

chercheurs ont créé une créature d'au-delà. Les Morts de Bagdad est une fresque de la vie post-occupation dans les tons des épopées, sur le cercle de la morgue de l'institut médico-légal de Bagdad. L'auteur teinte de manière subtile médecine, anatomie, génomique pour révéler les fractures d'une société devenue meurtrie, entremêle fiction et témoignage documentaire pour explorer les conséquences funestes du couperet. La rigueur académique faisant conversation avec le fictionnel. Victor Frankenstein, lui, représente une autre dimension du savant : disciple de la philosophie naturelle et de la chimie du XIXe siècle envisageant de façon obsessionnelle un créneau et donc un but : faire vivre un être entièrement créé par son travail. Loin des problèmes sociopolitiques, sa quête est une ambition prométhéenne entre innovation scientifique et boussole éthique détrit.

Si le roman Les Morts de Bagdad de Jamal Hussein Ali est construit sur l'opérationnalisation d'un être humain irakien désapproprié de tout penchant à la violence, le récit Frankenstein à Bagdad d'Ahmed Saadawi – qui écho étrangement avec le mythe créé par Mary Shelley – présente au contraire la courbe d'ascendante impitoyable de cette même violence. La symbolique est évidente : alors que la créature : « Al-Shisma » flâne tranquille dans l'ombre, c'est l'innocent Hadi al-Attag qu'on retrouve pris en otage à sa place. On voit d'ici, comme le texte-source de Shelley, point de départ et non histoire récitée, une matrice ouverte. Ses sens plus profonds, comme des spores errantes du temps, passent de siècles et d'esprits. Toute époque refait surgir ses interrogations, chaque lecteur l'en actualise, au jeu perpétuel où l'inachèvement devient paradoxal source de vitalité littéraire où l'imparfait devient splendide en littérature.

Pour conclure, ces deux œuvres littéraires, se conduisant plus ou moins aucune prétention à une retranscription objective, féroce et froide de la réalité brutale qui est celle de Bagdad, descendent volontairement, chacune à sa façon, dans l'imaginaire fantastique et dans les forces obscures. Elles construisent un univers fictionnel dystopique, miroir déformé de l'âpreté de la violence où, pour inénarrable qu'il puisse paraître le détail lui-même, le bien fondé. Le génie de ces romans est dans cette tension même : tout y est plausible, même quand notre cerveau révolte, quand notre dignité

s'offense. En mêlant le drame corporel au brusque surnaturel, les récits prennent une puissance hallucinante – pas plus simplement une fable, mais une expérience littéraire où la vérité surpasserait l'imaginaire. C'est pourquoi ces récits nous poursuivent au-delà de toute fable ordinaire : ils nous mettent face à l'indicible, là où la réalité elle-même refuse d'être pensée.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **ROMANS**

- ALI, Awad, (2008), Ḥālīb al Marīnz, «Le lait des Marines», Édition Fadhaat, Amman.
- ALI, Jamal Hussein (2008) Amwāt Baghdād « Les Morts de Bagdad », Dār al-Fārābī, Beyrouth. La deuxième édition (2015) par Dar Al-Kutubi en Égypte.», 3e édition, Dar Bsorayatha, Irak, Bassorah, (2022)
- AL-RAWI, Shahad (2016), Saa'at Baghdād «Horologe de Bagdad», Dār al-Ḥikmah li-n-Nashr wa-t-Tawzī', Londres.
- AL-SALEM, Ward Badr (2016), Adhrā'a Sīnjār, « La Vierge de Sinjar », Dar Dīfāf lil-Nashr, Beyrouth.
- AL-SHABIB, Taha Hamed (2008), Maqamat al Kerosene, «Le Maqamat du Kérosène», Dār Faqā'āt, Amman, Jordanie.
- AL-SHAWI, Burhan (2012) Māshrāḥāt Baghdād « La Morgue de Bagdad », Al-Dār al-'Arabiyyah li-l-'Ulūm Nāshirūn, Beyrouth.
- BADR, Ali (2008), Ḥāris at-Tabakh «Le Gardien du tabac», Al-Mu'assasah al-'Arabiyyah li-d-Dirāsāt wa-n-Nashr (Fondation Arabe pour les Etudes et l'Edition), Beyrouth,
- KACHACHI, Inaam (2008), Al-Hafīdah al-Amrīkiyyah «La Petite-fille américaine», Dar al-Jadid, Beyrouth, «Si je t'oublie, Bagdad», traduit de l'arabe par Ola Mehanna et Khaled Osman, , L. Levi, (2009)
- KACHACHI, Inaam (2008), Tashari «Dispersés», Dar al-Jadid, Beyrouth,. Trad. de François Zabbal, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », (2016) - a remporté le Prix de littérature arabe (2016).
- SAADAWI, Ahmed (2013), Frānkishtayn fī Baghdād «Frankenstein à Bagdad», Manšūrāt al-Jamal, Beyrouth. Prix international de la fiction arabe (Booker) (2014). Grand Prix français de la fiction créative, GPI (2017). Prix de la traduction italienne (2016) pour le roman « Frankenstein à Bagdad ».
- SAADAWI, Ahmed (2016), Frankenstein à Bagdad, France Meyer (Traduction), Piranha Editions.

- WARID Badr Al-Salem, A'dhra' Sinjar «La Vierge de Sinjar», Dar Diffaf lil-Nashr, Beyrouth, 2016.

### **ETUDES**

- ABU SHEHAB, Rami (2022), « Ma ba'da al-kuluniyaliyya, riwayat frankenstein fi baghdad li-ahmad sa'dawi, al-imtidadat al-nassiyya ... wa sighat al-'athar » (Post-colonialisme, le roman Frankenstein à Bagdad d'Ahmed Saadawi : représentations textuelles et profondeurs et formulation des suites », Journal of the Arabe American University, Vol. 8, No.2, 2022.
- ALAIWI, Hamza (2014), « 'Indamā takhfiq al-riwāya fī ikhfā' maṣādirihā, frānkshtayn wa-masārāt al-riwāya al-'irāqiyya » ( Lorsque le roman échoue à cacher ses sources : Frankenstein et les trajectoires du roman irakien ), Journal Al Alam, mardi 18 février 2014, numéro 969.
- AL-ARIFAWI, Rihab Hussein (2023) , Al mū'ajām al'adabī fī riwāyāt Amwāt Baghdād lī Jamal Hussein Ali « Le lexique littéraire du roman Les Morts de Bagdad de Jamal Hussein Ali», Revue Adab Al-Kufa, No. 56 / P3, / Juin / 2023.
- AL-KHAION, Rachid (2008), Al-Mujtama' al-'Iraqi - Turath al-Tasamuh wa al-Takarrah (La société irakienne - Héritage de tolérance et de haine) , Institut d'études stratégiques, Bagdad-Erbil-Beyrouth, première édition.
- AL-MULAIFI, Noura Nasser (2009), «Riwayat tabda' min nihayatiha 'amwat baghdad: ma hu 'as'ab min al-khayal fi 'uslub 'adabi 'ilmi» (Un roman qui commence par sa fin : Les morts de Bagdad : ce qui est plus difficile que l'imagination dans un style littéraire scientifique ), Al-Qabas, 30 juin 2009.
- BIDOUEH, Soumia (2009), Falsafat al-jasad (Philosophie du corps), Dar El Tanweer pour l'impression, la publication et la distribution, Le Caire, Beyrouth, Tunis, 2009.
- CAILLOIS, Roger (1966), Anthologie du Fantastique. Vol. 1. Paris: Gallimard.
- CASTEX, Pierre-Georges(1951), Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant. Paris: Librairie José Cort.
- DARABSEH, Mohammed (2010), Al-talakki wa al-ibda 'fi al-naqd al-adabi al-'arabi al-qadim (La réception et la créativité dans la critique arabe ancienne) , 1ère édition, Dar Jarir pour l'impression et la distribution, Amman, Jordanie, 2010.
- FREUD, Sigmund (2014). "L'inquiétante étrangeté." Les classiques des sciences sociales. Trans. Marie Bonaparte and Mme. E. Marty. Université du Québec à Chicoutimi, 10 Mar. 2014. (cité dans : Jared Scott Miller, «La littérature fantastique contemporaine : une quête identitaire», mémoire de master de lettres, Université Brigham Young, mars 2016, p.8)

- HAMID, Ahmed (2023), *Mūdāwānāt al ūnf fī al Irak , bāḥth riwa'ayī li'arba'at ūqūd dāmawiāt* «Registre de la violence en Irak, une étude romanesque de quatre décennies sanglantes», publications de la Chaire UNESCO de l'Université de Kufa, Irak, Edition Al-Rafidain - Beyrouth .
- KHUHDHIR, Mohammed (2017), «Riwayāt: 'Amwāt Baghdād - shi'riyya al-mawt - fantāziyāt Baghdād», (Les Morts de Bagdad - La Poétique de la Mort - Les Fantaisies de Bagdad), Journal Al Sabah, le 30 décembre 2017.
- MILLER, Jared Scott (2016), «La littérature fantastique contemporaine : une quête identitaire», mémoire de master de lettres, Université Brigham Young, mars 2016.
- MOULOUD, Sabah Karim (2018), « Les personnages fantastiques dans le roman Frankenstein à Bagdad», Revue de l'Université de Koya pour les sciences humaines et sociales, volume 1, numéro 1, 2018.
- TODOROV, Tzvetan (1970), Introduction à la littérature fantastique. Paris: Seuil, 1970.
- VALLET, Odon (2004), Petit lexique des guerres de religion d'hier et d'aujourd'hui, Albin Michel, Paris.

### **SITOGRAPHIE**

- ABDEL RAHMAN, Kamal, (16 avril 2021), At-tashayyu waghtiyalu al-as'ila al-kubra fi Amwāt Baghdād li- Jamal Hussein Ali, «La chosification et l'assassinat des grandes questions dans Les Morts de Bagdad de Jamal Hussein Ali», publications de l'Union des écrivains irakiens, URL : <https://iraqiwritersunion.com/1160-.html> , (consulté le 06.12.2024)
- AL-SALEM, Ward Badr (2012), Al ihtilāl al'amirki fī alriwayāt al irakiā . «L'occupation américaine dans le roman irakien.», article sur (aljazeera.net), URL : <https://www.aljazeera.net/culture/2012/>, ( consulté le 09.12.2024)
- ASFOUR, Rana (2023), «Lire l'Irak : Notre liste des 10 meilleurs romans irakiens», The Markaz Review, , URL : <https://themarkaz.org/fr/reading-iraq-our-top-10-list-of-iraqi-fiction/>, ( consulté le 15.01.2025)
- BLASIM, Hassan (2021 ), « Le roman irakien est à l'avant-garde de la littérature arabe contemporaine », Middle East Eye (édition française), URL : <https://www.middleeasteye.net/fr/entretiens/irak-litterature-arabe-hassan-blasim-guerre-dictature-censure> (16 avril 2021), (consulté le 15.01.2025)
- Māshrāḥāt Baghdād, l'annexe culturelle, article sur (aletihad.ae), URL : <https://www.aletihad.ae/writerarticle/86917/2012> , (consulté le 12.12.2024)

(\*) Toutes les citations provenant des romans de notre corpus et des études rédigées en arabe ont été traduites en français par nos soins, sauf mention contraire.